La littérature-monde

Dominic Thomas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/505>

DOI : 10.4000/actesbranly.505

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

Dominic Thomas, « La littérature-monde », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/505> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/actesbranly.505>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Tous droits réservés

La littérature-monde

Dominic Thomas

- 1 Merci à tout le monde, et je vais y aller tout de suite puisqu'il me reste déjà 5 minutes de moins. Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, le domaine des études francophones a permis l'amélioration de la contextualisation de l'ère coloniale et postcoloniale en France, tout en élargissant également la réception d'ouvrages créatifs et critiques produits par des écrivains originaires ou non de l'hexagone. Très tôt, vers l'année 1947, la maison d'édition et la revue *Présence Africaine* avaient abordé ces questions. Plus tard l'intelligentsia du monde noir s'était réunie à la Sorbonne à l'occasion du « Premier congrès des écrivains et artistes noirs » en 1956. Mais bien avant, les récits de voyage avaient examiné les liens entre l'ailleurs et le lointain, la métropole et la périphérie. Par ailleurs, la question du choix de la langue et de la circulation des idées ont toujours compliqué l'analyse de ces relations historiques. Quoi qu'il en soit, comme Jean-Marc Moura l'a bien constaté : « Au plan des relations internationales, l'héritage colonial a produit des configurations étatiques complexes, la politique étrangère de maints États est influencée par les liens tissés pendant la période coloniale¹. » Ainsi, « la pensée postcoloniale déconstruit [...] la prose coloniale, c'est-à-dire le montage mental, les représentations et formes symboliques ayant servi d'infrastructure au projet impérial et légitimant la domination². »
- 2 Cependant, de même que les récents débats en France sur les études postcoloniales ont souvent ignoré les avancées faites dans d'autres contextes culturels et politiques sur ces questions, les intellectuels « nationaux » ont également eu tendance à obscurcir la portée des contributions et recherches existantes. Un certain nombre de questions importantes méritent donc d'être explorées plus avant : comment une « littérature-monde en français » peut-elle paradoxalement servir à réaffirmer la centralité de la Francophonie en tant que force hégémonique/monolithique ? Quelles différences/similarités culturelles, économiques, politiques et sociales peuvent être situées au sein de sphères alternatives d'influence linguistique ? Quel pourrait être le critère d'exclusion/inclusion dans une version élargie de *Pour une littérature-monde en français* ? Comment les revendications plus substantielles des « 44 » entrent-elles en corrélation avec d'autres conceptualisations esthétiques et politiques de la production littéraire ? Et, enfin, dans quelle mesure ces débats peuvent-ils être situés dans le

schéma de la mobilisation ethnique, de la formation identitaire et de la globalisation culturelle ?

- 3 L'anthologie *Pour une littérature-monde*, publiée en 2007, a regroupé un large éventail d'écrivains encensés par la critique, aux origines « nationales » multiples, dont la production reflète la diversité de l'écriture en langue française d'aujourd'hui. Un examen plus approfondi de cette anthologie permet de souligner les multiples niveaux reliant ces auteurs : pour la plupart, ils ne résident pas dans leur lieu de naissance, dans de nombreux cas ils sont devenus des citoyens français, et sont donc séparés, par de nombreux facteurs, des auteurs « du terroir ». La majorité publie presque exclusivement en France ; les récits adhèrent généralement aux sites topographiques francophones – en France (y compris bien sûr les DOM-TOM), dans les anciens territoires coloniaux, ou dans d'autres parties du monde où l'on parle français. Aussi divers que puissent être les modes d'expression, le fait demeure néanmoins que le point d'unification central – et peut-être même le seul point d'unification – concerne le partage de la langue française, réalité encore compliquée par la déclaration fondatrice de l'Organisation internationale de la Francophonie selon laquelle « L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) est une institution fondée sur la base d'une langue partagée (le français) et des valeurs partagées », s'étant donné pour mandat de travailler à la promotion de « la langue française et de la diversité culturelle et linguistique³. » Cependant, les signataires du manifeste formulent les revendications suivantes :

« Soyons clairs : l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie. Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte. [. . .] Le centre relégué au milieu d'autres centres, c'est à la formation d'une constellation que nous assistons, où la langue libérée de son pacte exclusif avec la nation, libre désormais de tout pouvoir autre que ceux de la poésie et de l'imaginaire, n'aura pour frontières que celles de l'esprit⁴. »

- 4 En d'autres termes, les facteurs résidentiels, territoriaux et diasporiques servent à délimiter une cartographie complexe de la Francophonie coloniale-nationale-postcoloniale qui place la catégorie du « monde » et/ou de la dimension « globale » sous pression – tout en rendant également floue la distinction entre « écrire en français » et « un écrivain français. » Quand Michel Le Bris invoque « La fin de cette francophonie-là et l'émergence d'une littérature-monde en français⁵ », la question évidente qui se pose est la suivante : à quelle « Francophonie » pense-t-il ? À qui le « monde » dont nous parlons appartient-il ? Nous intéressons-nous à ceux qui gouvernent ou à ceux qui sont gouvernés, à ceux qui gouvernent sans se préoccuper du consensus des gouvernés, à ceux qui circulent ou à ceux qui demeurent coincés à la périphérie, ou bien, d'ailleurs, ceux qui se lancent dans la traversée périlleuse de l'océan ou les migrations internes ? Ceux qui vivent dans les camps et les centres de détention, ceux qui sont sans-papiers, en d'autres termes, ceux qui n'ont pas de voix ? Obioma Nnaemeka a souligné la distinction entre le terme français de mondialisation et le terme anglais de globalisation :

« La mondialisation, dérivée du mot “monde” avec son double sens de monde physique (matérialité) et de peuples (humanité), rend compte à la fois de la matérialité et de l'humanité de la globalisation. L'humanité qui est au mieux minimisée, et au pire ignorée, dans le discours et la pratique de la globalisation en

général, occupe une place d'honneur dans des discours et pratiques que je vois en train d'évoluer en Afrique⁶. »

- 5 Élargir les paramètres de la discussion pour y inclure des sphères alternatives de discours pourrait nous aider à comprendre le contexte de la langue française. La rupture avec ou l'enterrement de la « Francophonie » est accompagnée dans l'anthologie par la célébration d'auteurs du « monde » qui ont été reconnus en Grande-Bretagne comme preuves de l'existence, ailleurs, d'une littérature « monde » vivante. La politique de réception dans le monde anglophone a réussi, pour la plupart, à se démêler d'une histoire impérialiste et de pressions néo-impérialistes liées au domaine du Commonwealth – par exemple, on ne trouve pas de « vestiges » d'empire (contrairement à l'Académie française) sous la forme d'officiers de « l'Anglophonie » surveillant la langue anglaise. Cependant, alors qu'il est important de souligner comment la littérature « anglo-monde » a été utile à l'analyse culturelle comparative, cette catégorie a été elle-même contestée.

- 6 L'auteur kenyan Ngũgĩ wa Thiong'o a été le critique le plus virulent de cet apparatus, soutenant, dans son livre *Decolonizing the Mind: The Politics of Language in African Literature* :

« Le choix d'une langue, et l'utilisation qui est faite de cette langue, est central à la définition d'un peuple lui-même par rapport à son environnement naturel et social, en fait, par rapport à l'univers tout entier [. . .] Malheureusement, les écrivains qui auraient dû tracer des chemins hors de cet encerclement linguistique de leur continent en sont également venus à être définis et à se définir dans les termes de la langue de l'imposition impérialiste⁷. »

- 7 La décolonisation évoquée par Ngũgĩ wa Thiong'o a également constitué un défi institutionnel, qui a mobilisé les études postcoloniales et francophones pour contester les limites et restrictions des études françaises, promouvant ainsi des paradigmes critiques ayant contribué au démantèlement de ces hiérarchies qui structuraient le « canon » autour de divers « centres » et « périphéries. » Le recours à la catégorie « francophone » aux États-Unis et au Royaume-Uni (parmi d'autres) a inauguré une structure permettant l'émergence de l'idée de littérature « mondiale/globale » en français, précurseur historique, donc, de la « littérature-monde » évoquée dans l'anthologie. En effet, l'ambiguïté persiste quant à l'utilisation faite dans le manifeste des catégories « Francophone » et « Francophonie » - car, pour être un « auteur francophone » dans le contexte universitaire anglophone, il faut être associé à une catégorie positive. Pour reprendre la célèbre formule du romancier et dramaturge congolais Sony Labou Tansi :

« J'écris en français parce que c'est dans cette langue-là que le peuple dont je témoigne a été violé, c'est la langue dans cette langue-là que moi-même j'ai été violé. Je me souviens de ma virginité. Et mes rapports avec la langue française sont des rapports de force majeure, oui, finalement. Il faut dire que s'il y a du français et de moi quelqu'un qui soit en position de force, ce n'est pas le français, c'est moi, je n'ai jamais eu recours au français, c'est lui qui a eu recours à moi⁸. »

- 8 Ces propos sont réactualisés dans le cadre d'une « littérature-monde » par Alain Mabanckou pour qui :

« Pendant longtemps, ingénu, j'ai rêvé de l'intégration de la littérature francophone dans la littérature française. Avec le temps, je me suis aperçu que je me trompais d'analyse. La littérature francophone est un grand ensemble dont les tentacules enlacent plusieurs continents. La littérature française est une littérature nationale. C'est à elle d'entrer dans ce grand ensemble francophone [...] Pour que sa littérature

reste en vie, il va falloir que la France se conçoive elle-même comme faisant partie du grand espace francophone⁹. »

- 9 En fait, l'objectif a été de redéfinir la relation ténue entre le centre et la périphérie, et d'importants volumes collectifs ont suggéré de nouvelles façons pour que ces relations historiques constitutives puissent permettre une plus grande inclusion¹⁰. Ainsi, les déclarations faites par certains intellectuels français tel que Michel Le Bris, qui prétend avoir inventé le terme « Littérature-monde » en 1992¹¹, ont tendance à être formulées dans un vide critique, et réinventent des rouages en ignorant amplement une profusion de perspectives et d'idées sur la culture française déjà développées dans le monde anglophone. Ces déclarations ne prennent pas non plus en compte le travail effectué par ces chercheurs « internes » qui ont entrepris de décentraliser (décoloniser) le paysage institutionnel français, mettant en évidence la « fracture coloniale ».¹²
- 10 Le réalignement disciplinaire et la reconfiguration des études françaises aux États-Unis ont coïncidé avec de telles avancées critiques et ont partiellement inversé les dissymétries universitaires ; dans une vaste mesure, les facultés de français ont aujourd'hui « besoin » des études francophones. Certains chercheurs « nationaux » dans le domaine embryonnaire des études postcoloniales hexagonales ont prêté attention aux « contextes socioculturels dans lesquels ces littératures ont émergé », « en évaluant la situation du français dans le monde d'aujourd'hui en prenant en compte le colonialisme¹³ », et en signalant les manières dont la théorie anglophone postcoloniale peut être incorporée dans l'analyse de l'expérience et du contexte français, étant donné que « les études postcoloniales mettent l'accent sur la pluralité de la langue française, privée de tout centre évident¹⁴. » Il n'est pas surprenant que les « 44 » eux-mêmes n'adhèrent pas à une position commune sur l'objectif concret et symbolique du « manifeste », et les essais sélectionnés dans l'anthologie le confirment. La conceptualisation du terme « francophone » comme catégorie potentiellement marginalisante plutôt que positive, est erronée dans le contexte de l'Académie anglophone. Quand, en défendant son point de vue, Michel Le Bris parle de ces « écrivains de langue française que l'on dit encore (plus pour longtemps, je pense) "francophones"¹⁵ », quelque chose se perd en effet dans la traduction (est effectivement *lost in translation*) ici, dans cette navigation entre l'anglais et le français et les espaces symboliques respectifs occupés par les référents « Francophonie » et « Francophone ».
- 11 La suggestion selon laquelle de telles distinctions ne seraient plus nécessaires (et donc, par extension, que les « études francophones » auraient outrepassé leur but premier) pourrait avoir l'air d'indiquer une égalisation du terrain de jeu. Cependant, cette question n'a jamais été exclusivement celle de « l'incorporation » des auteurs francophones dans les programmes scolaires/universitaires mais plutôt, de façon plus importante, celle de repenser la façon dont les recherches culturelles sont menées, en reconnaissant comment une telle approche rendrait simultanément compte de l'histoire de l'exclusion et fournirait une meilleure contextualisation de l'expérience de la langue française dans le monde. Cet objectif continue à être confronté à une résistance institutionnelle, et les stratégies de marketing et de publication exercent toujours un impact disproportionné sur la littérature mondiale en français dans le « global south ». En 1997, après avoir identifié une nouvelle tendance selon laquelle de nombreux auteurs francophones (Tahar Ben Jelloun, Patrick Chamoiseau, Andréï Makine, Amin Maalouf, et Ahmadou Kourouma) se voyaient accorder une reconnaissance critique croissante par l'establishment littéraire parisien sous forme de prix littéraires majeurs (le Goncourt et le Renaudot), le New York Times publia un

article examinant cette dynamique, les « Neocolonialists Seize the French Language¹⁶ » (Les néo-colons s'emparent de la langue française). Quand, une décennie plus tard, ce phénomène devint encore plus visible grâce au succès, entre 2006 et 2008, d'Alain Mabanckou, Nancy Huston, Jonathan Littell, Tierno Monénembo, et d'Atiq Rahimi, les journalistes parlèrent alors d'une véritable « crise »¹⁷. Cependant, tandis que des personnalités publiques continuent à promouvoir une interprétation mythique de l'identité nationale française (comme ce fut le cas avec l'inauguration en 2007 du Ministère de l'Immigration, de l'Identité Nationale, de l'Intégration et du Co-Développement), des transformations inexorables de l'ensemble du paysage culturel ont été fournies par une production mondiale vivante qui excède les paramètres étroits d'une interprétation historique monolithique des relations humaines – changements également très apparents sous les traits du RAP, du Hip-Hop, et de l'art urbain, trouvant leur origine dans les quartiers des banlieues françaises, lieux où l'on peut soutenir que l'interaction et les échanges entre les populations mondiales sont les plus prononcés. Alors pourquoi est-ce que, comme l'a demandé Achille Mbembe :

« En ce siècle dit de l'unification du monde sous l'emprise de la globalisation des marchés financiers, des flux culturels et du brassage des populations, la France – et au-delà, l'Europe – s'obstine-t-elle à ne pas penser de manière critique la post-colonie, c'est-à-dire, en dernière analyse, l'histoire de la présence du monde en son sein aussi bien avant, pendant, qu'après l'Empire¹⁸. »

- 12 Des écrivains, tel Sony Labou Tansi, ont cherché à rompre avec la nature restrictive de la langue française, en défigurant et démantelant la syntaxe et la forme, de façon à articuler la nature des relations postcoloniales de pouvoir. De même, l'émergence de littératures nationales en Afrique post-coloniale a servi à remettre en question la pertinence des frontières de l'indépendance ainsi que les programmes nationalistes des dirigeants politiques de la post-colonie. Cette dimension est de toute première importance afin d'évaluer la validité du glissement vers le mondial, c'est-à-dire le cadre post-national. Dany Laferrière a souligné cela dans son roman *Je suis un écrivain japonais*, en revendiquant que :

« Moi, je n'en ai rien à foutre de l'identité [...]. Je l'ai fait précisément [écrire un livre ayant un tel titre] pour montrer qu'il n'y a pas de frontières... J'en avais marre des nationalismes culturels¹⁹. »

- 13 Michel Le Bris a eu raison de reconnaître les écueils potentiels du renoncement à l'utilisation française de la catégorie « Francophone » en faveur de celle de « littérature-monde » si cette dernière servait simplement à reproduire les limites de la première. Cependant, la suggestion selon laquelle « ces auteurs [c'est-à-dire, les auteurs francophones] sont aussi des écrivains français²⁰ » est, d'une part, partiellement correcte – certains des signataires sont en fait devenus des citoyens français – mais l'élément le plus significatif est ici ignoré, à savoir celui qui concerne la différence de première importance entre les écrivains français consanguins et la fraternité linguistique circonscrite par le dénominateur « écrire en français ». Il est crucial de demeurer attentif à la séparation de la production littéraire des demandes nationalistes, précisément parce que l'objectif n'est pas de réaffirmer l'hégémonie française mais plutôt d'indiquer les nombreuses façons dont elle a été déplacée par la composante francophone. Le découplage des signifiants est un prérequis pour que mette aussi un terme à une « conception impérialiste de la langue²¹. »
- 14 Abdourahman Waberi a soutenu l'argument selon lequel le but consiste précisément à « dénouer le nœud gordien qui englobe tout à la fois la langue, la « race » et la nation

françaises », c'est-à-dire, pour reprendre la notion d'Achille Mbembe, à « dénationaliser la langue française²². » L'objectif, selon Olivier Le Cour Grandmaison serait de ré-imaginer la communauté hexagonale au-delà d'une « généalogie remarquable où se succèdent des hommes d'exceptions venus des horizons religieux, politiques et philosophiques les plus divers mais toujours soucieux de défendre et de porter au loin la civilisation qu'ils incarnent. Il en est du prestige des nations comme celui des nobles familles : leur respectabilité s'apprécie à l'aune de leurs ascendants, qui doivent dessiner un arbre majestueux pourvu de racines se perdant si possible dans la nuit des temps²³. » Pour Alain Mabanckou, cela représente un problème crucial :

« Au fond, dire d'un auteur qu'il enrichit ou sauve la langue est loin d'être un compliment. De tels propos installent un lien de subordination : les lettres francophones ne sont vues que sous l'angle de leur utilité, de ce qu'elles apportent à la langue française [...] En quoi la langue française aurait-elle besoin d'un service de sécurité, de veilleurs de nuit²⁴ ? »

- 15 Le manifeste « Pour une littérature monde en français » n'a pas accordé assez d'attention au fait que les auteurs inclus sont presque exclusivement publiés à Paris. Tout en dénonçant la force centrifuge de l'industrie des maisons d'édition du Quartier Latin, l'importance du Québec en tant que zone francophone demeure sous-explorée, de même que les cas de maisons de micro-édition nationales dans certains pays d'Afrique (Côte d'Ivoire, Maroc, Sénégal, etc.). Cependant, un aspect qui vaut la peine d'être souligné est que les produits du secteur micro-national ne circulent pas essentiellement hors de ce contexte tout à fait de la même manière que les ouvrages des auteurs de la littérature-monde, à cause de coûts prohibitifs et d'un pouvoir d'achat insuffisant, ils ne circulent pas à l'intérieur. Ainsi, la « world literature » anglophone éditée et publiée sur des « marchés » aussi divers que l'Australie, le Canada, l'Afrique du Sud, le Royaume-Uni, les États-Unis, etc., tout en privilégiant toujours les consommateurs du « premier monde », est néanmoins plus inclusive si l'on considère le fait que la littérature-monde en français n'est pas lue par le monde. Cette observation met encore plus en lumière la dissymétrie économique qui exerce un impact disproportionné sur ces populations qui vivent dans le « global south ». Ngũgũ wa Thiong'o a récemment tourné son attention vers ce problème :

« La classe moyenne préfère l'écran linguistique européen qui la maintient à des lieues du peuple. Dans toutes les autres sociétés, les écrivains, gardiens de la mémoire, et porteurs du discours national, utilisent la langue de leur communauté ; mais les intellectuels de la post-colonie préfèrent exprimer des souvenirs communs en langues étrangères, ce qui, finalement, revient à partager ces souvenirs communs avec les possesseurs étrangers de ces langues, ou bien entre eux en tant qu'élite parlant une langue étrangère²⁵. »

- 16 Ainsi, assujettis par les forces hégémoniques persistantes du monopole des maisons d'édition du Quartier Latin, les zones socio-économiques et socio-culturelles francophones n'ont que des contreparties limitées à offrir en comparaison avec les publications anglophones mondiales. Les tentatives de redressement de ce déséquilibre par l'introduction de séries spécialisées telles que « Continents noirs » chez Gallimard, bien qu'elles présentent de nouvelles voix, perpétuent des hiérarchies associées (un « apartheid » littéraire ?) à la politique de réception et à la classification esthétique - comment, par exemple, justifier la présence d'Ananda Devi, de Patrick Chamoiseau et d'Alain Mabanckou dans la série « blanche » de la même maison d'édition ? Mais, appeler à une plus grande représentation et une plus grande inclusion dans le Quartier Latin revient à passer à côté de l'essentiel - le centre n'est pas transformé quand les

marges sont incorporées dans le courant dominant – le changement viendra d’une décentralisation de ces sites de production, de publication et de dissémination, et d’une réévaluation de l’économie de la consommation/du lectorat et de la circulation textuelle, c’est-à-dire en « formant un lien avec les langues dans lesquelles les acteurs du théâtre social du changement parlent réellement²⁶ » tout en reconnaissant aussi que la migration de, et dans d’autres langues, constitue une composante indissociable de la mondialisation.

- 17 Naturellement, cela soulève des questions importantes concernant les revendications du manifeste pour une « Littérature-monde ». Au final, nombre des revendications émises dans le manifeste ne sont pas accompagnées d’un programme. Contrairement au projet de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, qui a soutenu l’argument selon lequel l’objectif « vise à replacer le passé colonial de la France dans la pensée et l’historiographie nationales, afin de produire des perspectives rendant intelligibles les situations postcoloniales²⁷ », le manifeste évoque la naissance d’une nouvelle « constellation ». Cependant, le processus de sélection – et c’est là que se trouve le manque de clairvoyance du projet – ignore (et l’on peut soutenir que, ce faisant, il déploie son propre ensemble restrictif de critères esthétiques dans sa définition de la littérature-monde « canonique ») le corpus tout entier de la littérature « Beur » et des voix plus récentes qui ont émergé de la banlieue, qui ont également publié un manifeste en 2007 intitulé « Qui fait la France ? » exprimant des revendications pour une plus grande inclusion²⁸.
- 18 L’initiative des Étonnants Voyageurs a amélioré la circulation et la visibilité d’auteurs qui écrivent « en » français – détournant l’attention du portrait de famille restreint qui n’incluait auparavant que des auteurs « nationaux ». Mais l’ironie fait que le futur du festival demeure incertain à cause d’une restriction financière de la part de diverses agences gouvernementales françaises. Le défi vient donc de la nécessité de trouver des manières nouvelles et innovantes de dégager le festival de structures complexes de mécénat – afin qu’il puisse permettre la convergence à la fois des aspirations littéraires et d’une composante plus introspective – convergence qui chercherait à incorporer la recherche internationale sur la France et le monde francophone (ainsi que les efforts internes qui cherchent à accorder une acceptation et une légitimité croissantes en France aux études post-coloniales) sans percevoir de telles évaluations extérieures comme intrusives mais plutôt comme des éléments inhérents et constitutifs de recherches expansives sur la diversité mondiale et l’échange culturel. Toutes ces considérations peuvent servir à souligner la complexité des revendications pour une « littérature-monde » dans laquelle les dissymétries mondiales figurent comme les modes les plus incontestablement probants du contact et de l’échange contemporains. Il est clair que les étagères des bibliothèques d’une « littérature-monde » en français continueront à devoir être organisées.

ANNEXES

Débat

Romuald Fonkoua

Je ne vais pas résumer tout ce que tu as dit, mais je retiens deux phrases : l'une c'est que la littérature-monde en français n'est pas lue dans le monde, et c'est une expression assez significative parce que cela pose la question de la littérature en langue française et, justement, de son rapport au monde. La seconde chose que je retiendrai, c'est, effectivement, le rapport entre cette littérature-monde et la littérature « beur », et le fameux manifeste qui regroupe un certain nombre d'autres écrivains, j'allais dire « de l'autre côté » de cette barrière, qui est une barrière identitaire, évidemment. Voilà, je vous cède la parole pour cinq minutes s'il vous plaît.

Lilyan Kesteloot

Gallimard a publié dans la « Collection blanche », l'œuvre *Chaka* de Mofolo et je voulais vous signaler cela. Deuxièmement : littérature-monde, très bien... Mais, pourquoi voulez-vous absolument projeter tout d'un coup les écrivains africains dans la littérature monde, avant même qu'on leur ait reconnu tout simplement le titre de littérature africaine, en tant que tel ? Dans la littérature monde nous connaissons un certain nombre d'auteurs, de grands auteurs comme Rushdie, comme Walcott, etc. mais avant cela, ce sont d'abord des écrivains nationaux qu'on le veuille ou non... et Rushdie est un écrivain indien... et il suffit de lire pour voir cette caractéristique culturelle. Cela est évident, n'est-ce pas. Voilà. Non, non, je regrette Rushdie est un écrivain indien !

Romuald Fonkoua

Je donne la parole tout de suite à Pierre Halen et ensuite Dominic Thomas répondra aux deux questions, si vous le voulez bien.

Pierre Halen

Très rapidement, merci pour cet exposé, merci de cette belle élocution, cette conviction, et ce rappel surtout des inégalités dans le système que vous appelez « dissymétries », mais que je peux appeler « inégalités ». Je me demande dans quelle mesure, si on prend le problème à ce niveau-là, on n'est pas obligé de raisonner un peu plus largement au niveau d'un système qui inclurait aussi les pays de l'hémisphère nord. Bon, il était question du Québec, de Montréal, c'est une zone d'attraction aussi, mais je pense qu'on ne fera rien pour changer le système si on reste concentré dans une espèce d'obsession sur le Quartier latin et les « intellocrates », comme on disait. Il n'y a pas que cela. Il y a aussi des éditeurs belges, des Africains qui publient en Belgique et il y en a qui publient en Suisse etc. Il y a cette réalité beaucoup plus large qu'il faudrait en fait faire intervenir. La question est donc : est-ce que vous pouvez intégrer cela dans votre système ? Personnellement, je ne suis pas convaincu du tout par le mot « postcolonial » et je pense que les critiques sont fondées à son égard, mais ça n'empêche que je vous soutiens tout à fait dans l'idée de repenser un système à un niveau un peu plus global en tenant compte des dissymétries. Mais qu'est-ce que vous faites des autres éditeurs que ceux du Quartier latin ? Y compris de la province française ? Ils ont aussi un rôle à jouer pour les littératures africaines par exemple...

Dominic Thomas

Je vais essayer, mais je sais que c'est quand même assez difficile. Mme Kasteloot, je vous entendais très mal à cause du micro... Je crois qu'il y a une différence entre le contexte anglophone (« world literature ») et la littérature-monde. Je crois que le risque, c'est d'essayer de mettre les deux ensemble pour essayer de créer quelque chose de parallèle ou de nouveau, mais en oubliant que certaines marges existent au sein de cette société. La décentralisation vis-à-vis de l'Angleterre a permis un développement sur plusieurs continents, par la mise en réseaux d'espaces du Commonwealth, mais pas exclusivement... Ces mondes culturels sont caractérisés par une littérature vivante et complètement autonome, avec des accents différents, etc. à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de l'Angleterre, de sorte que les écrivains, comme Anesh Koreshi, Zeidi Smith, Bernardina Evaristo, sont très bien reconnus... Alors qu'en France quand on parle d'une littérature beur, quand on parle de littérature de banlieue, etc. on parle d'écrivains marginalisés, alors qu'en fin de compte ils habitent souvent, et parlent souvent de la zone française qui est – on pourrait le dire – la plus mondialisée, où il y a le plus de contacts entre cultures, entre mouvements migratoires, phénomènes religieux, etc. et on entend souvent des propos sur ces écrivains que bon c'est une écriture qui n'est « pas très développée », c'est-à-dire que ça ne rentre pas dans la notion canonique d'une interprétation de ce que devrait être un écrivain d'expression française. Donc, il y a des « blind spots » comme on dit, même quand on considère ce cadre-là. Cette réponse est essentiellement liée aux propos de Pierre Halen, je sais très bien qu'il y a un champ actif en Belgique, Luxembourg, Suisse, etc. mais il n'y a pas que le Québec. J'ai aussi évoqué ces maisons « micro-nationales ». Je voulais surtout parler de la circulation de ces textes qui sont très problématiques à la fois, en allant du Sud vers le Nord et du Nord vers le Sud à cause de ses coûts prohibitifs, etc., alors qu'un écrivain australien, sud-africain, canadien, etc., est immédiatement lu dans des zones linguistiques très différentes sans un domaine de gestion qui passerait par une république mondiale des lettres située à Paris, dans le Quartier latin, etc. Même en cherchant un nouveau cadre, celui de la littérature monde, pour essayer d'ouvrir un peu ces choses, le problème est que cette ouverture oublie elle-même, en recréant des nouveaux centres, de nouveaux critères pour l'appréciation de la littérature.

NOTES

1. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses universitaires de France, 2007 : 2.
2. Achille Mbembe et Nicolas Bancel, « De la pensée postcoloniale », *Cultures du Sud* 165, 2007 : 85.
3. <http://www.francophonie.org>.
4. <http://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1574>, 19 mars 2007.
5. Michel Le Bris, « Pour une littérature-monde en français », in Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007 : 24.
6. Obioma Nnaemeka, « Nego-Feminism : Theorizing, Practicing, and Pruning Africa's Way », *Signs: Journal of Women in Culture and Society* 29(2), 2004 : 371.
7. Ngũgĩ wa Thiong'o, *Decolonizing the Mind: The Politics of Language in African Literature*, Portsmouth, Heinemann, 1986 : 4-5.
8. Ifé Orisha, « Sony Labou Tansi face à douze mots », *Equateur* 1, 1986 : 3.
9. Alain Mabanckou, « La francophonie », *Balma info* 41, 2009 : 13.

10. Anne Donadey et H. Adlai Murdoch (dir.), *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies*, Gainesville, University Press of Florida, 2005 ; et Charles Forsdick et David Murphy (dir.), *Francophone Postcolonial Studies*, Londres, Arnold, 2003.
11. Michel Le Bris, *op. cit.*, 2007 : 24.
12. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire (dir.), *La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.
13. Jean-Marc Moura, « Les influences et permanences coloniales dans le domaine littéraire », in Pascal Blanchard and Nicolas Bancel (dir.), *Culture post-coloniale 1961-2006 : Traces et mémoires coloniales en France*, Paris, Autrement, 2006 : 172-173.
14. Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses universitaires de France, 2007 : 7.
15. Le Bris, *op. cit.*, 2007 : 32.
16. Alan Riding, « Neocolonialists Seize French Language: An Invading Legion of Foreign Writers Is Snapping Up the Medals », *New York Times* (8 octobre 1997).
17. Donald Morrison, « The Death of French Culture », *Time Magazine* (21 novembre 2007).
18. Achille Mbembe, « La république désœuvrée : la France à l'ère post-coloniale », *Le Débat* 137, 2005 : 159.
19. Dany Laferrière, *Je suis un écrivain japonais*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2008 : 197-198.
20. Michel Le Bris, *op. cit.*, 2007 : 45.
21. *Ibid.* : 45.
22. Abdourahman A. Waberi, « Ecrivains en position d'entraver », in Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007 : 72.
23. Olivier Le Cour Grandmaison, *La République impériale : Politique et racisme d'État*, La Découverte, Paris, 2009 : 369.
24. Alain Mabanckou, « Le chant de l'oiseau migrateur », in Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007 : 59-60.
25. Ngũgĩ wa Thiong'o, *Something Torn and New : An African Renaissance*, New York, Basic Civitas Books, 2009 : 56.
26. *Ibid.* : 56.
27. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, « La fracture coloniale : une crise française », in *La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005 : 30.
28. <http://www.quifaitlafrance.com>

AUTEUR

DOMINIC THOMAS

Directeur du Département d'études françaises et francophones à l'Université de Californie à Los Angeles, il est l'auteur de *Black France : Colonialism, Immigration, and Transnationalism*, un essai sur les politiques d'échanges culturels entre l'Afrique et la France (2006).